Document generated on 08/05/2025 3:12 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

La vie revue et corrigée

Andrée Fortin

Number 15, October–November 1984

Les littératures « fast food »

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20215ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fortin, A. (1984). La vie revue et corrigée. *Nuit blanche*, (15), 47–48.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Puis, peu à peu, les défenses sont tombées. L'éditeur français Robert Laffont a introduit presque simultanément en France et au Québec les collections «Best-Seller» et surtout le format «best-seller», familier aux grands consommateurs et aux grandes consommatrices de livres de ce genre. En plus du format, les couvertures ont beaucoup d'importance dans la mise en marché de cette forme de littérature populaire. Elles sont le plus souvent polychromes et figuratives: des scènes d'amour, des couchers de soleil, des tableaux champêtres... Les visages des acteurs et des actrices qui ont incarné les personnages à la télévision ou au cinéma sont aussi très souvent utilisés en page couverture. Mass média obligent.

Les intrigues les plus populaires apparaissent particulièrement stéréotypées. Un héros ou plutôt une héroïne — ces livres sont consommés en majorité par des femmes, dit-on — malmenée par la vie: orpheline de mère, pauvre ou franchement miséreuse, orgueilleuse comme pas une, travaillant d'arrache-pied pour se bâtir une fortune, un empire commercial le plus souvent. L'amour? Malheureux, déchiré puis, après bien des malentendus et des douleurs indescriptibles, le bonheur, la sérénité. Ce qui est troublant cependant, c'est que l'amoureux est toujours un très très riche monsieur dont une partie de la colossale fortune est injectée dans l'empire de l'héroïne, qui est donc beaucoup moins indépendante qu'il n'y paraissait! Glissement idéologique récupérateur particulièrement retors...

Lire une «histoire»

À côté de ces *Espace d'une vie*, *Princesse Daisy*, *Scrupules* pour «femmes seulement», des best-sellers virils! Plus de violence, plus de sexe ou des intrigues politiques complexes: les romans de Pierre Rey, de Robert Ludlum, de John Le Carré.

Il y a aussi les best-sellers pour intellectuel(le)s: *Le monde selon Garp*, *Le nom de la rose*, *Le choix de Sophie*. Ces romans sont bien sûr divertissants mais on dit aussi qu'ils sont à sens multiples, accessibles seulement (croit-on) aux esprits éclairées et futés.

Qu'on le veuille ou non, les best-sellers sont omniprésents. Grâce à eux, bien des éditeurs ont fait et feront fortune et, fait plus important, des millions de femmes et d'hommes trouveront plaisir à lire «une histoire». Car il s'agit bien de cela, d'histoires, de récits, de textes somme toute structurés, organisés. Et, s'il y a souvent beaucoup à redire sur les valeurs véhiculées par ces textes, il ne faut quand même pas oublier qu'ils sont en partie le reflet des sociétés qui les produisent. De *Cendrillon* à *L'espace d'une vie*, il s'agit de vivre ou de refuser de vivre avec les mythes que les sociétés occidentales ont créés... ■

Caroline Barrett

la vie revue et corrigée

Les sociologues et universitaires de tout acabit, en retard comme d'habitude, commencent à s'intéresser à la vie quotidienne: c'est là que se tissent les solidarités, c'est là que joue la marge de manoeuvre des individus face au système, là où advient la transgression, la création. Ceci dit, ils sont «en retard» puisqu'il y a belle lurette que la vie quotidienne, surtout celle des vedettes à vrai dire, intéresse tout le monde.

Avec 55 000 copies vendues du premier tome de ses mémoires et 30 000 du second, Paolo Noël est certainement un des auteurs québécois les plus lus! Certains lisent Proust ou Simone de Beauvoir le soir avant de se coucher, d'autres lisent Marie-Andrée Leclerc ou Claude Charron dans l'autobus. Qui n'a pas offert, valeur sûre, la vie de Piaf à sa matante qui se remet lentement d'une grave opération (ou ne l'a pas reçu dans la même circonstance)???

Quand on se penche de plus près sur ces vies, on voit que les vedettes sont de plusieurs espè- ➧

La BMW de Jacques Mesrine, dans la cour du 36, quai des Orfèvres, au cours de l'expertise balistique. Près d'une trentaine de balles dans le pare-brise et sur le pavillon!...

Jean-Claude Lemaire / Gamma

Paolo Noël: «Ma mère la seule femme qui me restait fidèle»

ces: il y a celles de la chanson et du spectacle (Tino Rossi, Paolo Noël), les sportives (Gilles Villeneuve), les «criminelles», sympathiques ou non (Marie-Andrée Leclerc, Mesrine), les politiques (Claude Charron, Lise Payette), les grands malades ayant courageusement lutté contre la mort (Johnny Rougeau, Terry Fox). Par contamination, les proches des vedettes deviennent aussi vedettes (la soeur de Ginette Reno, l'ex-femme de P. E. Trudeau). Quant à ceux qui racontent ces vies, ce sont soit les personnes concernées ou un de leurs proches (époux, enfant, ami, secrétaire) de préférence, soit un journaliste.

Sous le signe de la confidence

Les littérologues bien pensants affirment souvent — et sans les avoir lus — que ces livres sont mal écrits. Faux, archi-faux!

Ils sont en général plutôt bien écrits, mieux qu'un travail moyen d'étudiant moyen de cegep ou d'université, mieux qu'un article moyen de professeur d'université moyen ou de journaliste moyen. On me répliquera que c'est «rewrité», surtout en ce qui concerne les autobiographies. Puis après? Un centre de recherche universitaire montréalais que je ne nommerai pas, veille à «rewriter» la production de ses chercheurs, détenteurs de doctorats. Si on le fait pour les docteurs, pourquoi pas pour d'autres auteurs?

Il s'agirait de ragots, confidences douteuses, prolongement direct des journaux à potins, ou d'émissions du genre *Avis de recherche...* Bien sûr on y voit plusieurs photos de communiants ou d'amoureux, tirées d'albums familiaux. Mais en fait de détails juteux, mieux vaut retourner aux «petits» journaux; ces livres sont sous le signe de la confidence, qui par opposition au potin, s'arrête à la frontière du privé. Les vedettes en ont marre des potins; elles s'expliquent, se racontent, plutôt sobrement. Pour les ragots et scandales, les «intellocrates» sont plus efficaces et prolifiques.

Tino Rossi, avec les deux partenaires féminines de l'opérette «Méditerranée», dont notre compatriote Aglaé, à droite.

Des histoires vraies

Il ne suffit pas d'être vedette pour «mériter» une biographie. Il faut être «marqué par le destin» d'une façon ou d'une autre et si possible, «avoir vaincu le destin», être sorti d'un milieu défavorisé, avoir échappé à la vie d'ouvrier (comme Monique Leyrac ou Paolo Noël), à la maladie ou à la prison. Le livre participe alors à une double dynamique: il rattache le personnage à l'ordinaire (à ses parents, à son enfance, à ses amours) en même temps qu'à l'extraordinaire (sa carrière, son destin). Juste une démonstration de la possibilité d'échapper à un destin banal. Opium du peuple??? Mais la littérature en général n'est-elle pas un moyen de rêver, de s'évader? Au moins ici on se fait conter des histoires, mais des histoires vraies!

À la «mort du Héros»

Autre caractéristique: on est presque toujours collé à l'actualité. Le livre sort en général à la mort du personnage ou à un moment marquant de sa carrière, quand «on» veut en savoir plus. Le lecteur veut se mettre dans le coup, a peur de manquer quelque chose, cherche à participer à l'événement, au moins en possédant de l'information à son sujet. Même si le personnage est mort, on ne décolle pas de l'actualité: on profite de la sortie d'un film (Ghandi, Mesrine). D'ailleurs cela fonctionne de la même manière du côté plus «noble»: l'ouvrage peut sortir à la mort d'un auteur (Thériault) ou à l'anniversaire de sa mort ou de sa naissance (Darwin), sinon à l'occasion d'un événement commémoratif (1984 et Orwell).

Si on lance souvent ce genre d'ouvrage à la «mort du héros», cas banal de nécrophagie, c'est qu'il semble bien que la mort accorde de la respectabilité aux confidences et même aux potins. Plus le temps passe, mieux c'est. Avec le recul, même de sérieux universitaires s'intéressent à Sarah Bernard ou à Isadora Duncan, autrement que pour les scandales qui faisaient la manchette — et la recette — de leur vivant. Ainsi on a beaucoup parlé de Cordélia il n'y a pas si longtemps. Gageons que de son vivant elle aurait fait la une d'*Allo-Police* si ce journal avait existé.

La joie des lecteurs

Où passe la coupure entre la littérature populaire et «l'autre»? Plus j'y réfléchis, moins je sais. La culture «savante» vampirise toujours la culture populaire, se nourrit des succès populaires de l'année précédente. Le populaire, après le folklore, recule. On verra sans doute bientôt des thèses sur Paolo Noël ou Mesrine. Entre temps, les biographies continuent de faire la joie des lecteurs et la fortune des éditeurs. ■

Andrée Fortin